

Y I T S K H O K K A T Z E N E L S O N

LE CHANT DU PEUPLE
JUIF ASSASSINÉ

Traduit du yiddish par Batia Baum

Présenté par Rachel Ertel

ZULMA

122, boulevard Haussmann

Paris VIII^e

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite
d'aucune manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur,
à l'exception d'extraits à destination d'articles
ou de comptes rendus.

Cette traduction du *Chant du peuple juif assassiné*
est parue pour la première fois en édition bilingue en 2005
aux éditions Bibliothèque Medem, Paris.

Titre original: דאָס ליד פֿון אויסגעהרגעטן ייִדישן פֿאָלק
Dos lid fun oysgehargetn yidishn folk

© Maison de la culture yiddish – Bibliothèque Medem, 2005.

Copyright © Zulma, 2007,
pour la présente édition.

ISBN: 978-2-84304-408-3

N° d'édition : 408

Dépôt légal : mars 2007

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma et être régulièrement in-
formé de nos parutions, n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre
site www.zulma.fr



*Pour l'âme de ma Hanna,
Pour l'âme de Berl mon frère,
Tués avec les fils de leur famille,
Et avec mon peuple tout entier,
Et il n'est pas de sépulture.*

Vittel, octobre 1943-janvier 1944

I CHANTE!

Chante, chante ! Prends ta harpe, vide, creuse et légère,
Sur ses cordes fines jette tes doigts pesants,
Cœurs lourds de douleur, et chante le dernier chant,
Chante les derniers Juifs d'Europe sur cette terre.

Comment chanter ? Comment ouvrir la bouche et chanter,
Moi qui suis resté seul et dernier —
Ma femme et mes enfants, mes deux petits — horreur !
M'étreint l'horreur... On pleure ! J'entends au loin des pleurs...

Chante, chante ! Lève haut ta voix brisée de douleur,
Cherche ! Monte Le trouver là-haut, s'Il y est encore —
Et chante, chante-Lui le chant dernier du Juif dernier —
Il a vécu, est mort, sans sépulture, et n'est plus !...

Comment chanter ? Comment lever ma tête roide ?
Ma femme déportée, et mon Bentsion, et Yomele, un enfant,

Ils ne sont plus à mes côtés, et ne me quittent pas un instant !
Ô ombres noires de mes seules lumières, ombres aveugles
et froides !

Chante, chante une dernière fois encore sur cette terre,
Jette la tête en arrière, vrille sur Lui ton regard lourd,
Et chante une dernière fois, joue pour Lui sur ta harpe légère :
De Juifs il n'en est plus ! Exterminés, à jamais disparus !

Comment chanter ? Comment lever les yeux,
Ce regard figé en ma tête pétrifiée ? Une larme gelée
Reste collée sur mon œil vitreux... Elle veut s'arracher, veut
couler,
Et ne peut se détacher, ne peut tomber... Dieu, mon Dieu !

Chante, chante, lève haut vers le ciel aveugle ton regard blanc,
Comme s'il était encore dans les cieux un Dieu... Fais-Lui signe,
Comme si brillait encore sur nous une haute splendeur qui nous
illumine !
Assis sur les ruines de ton peuple assassiné, lance ton chant !

Comment chanter, quand le monde m'est un désert ?
Comment jouer, les mains tordues de désespoir ?
Où sont mes morts ? Je cherche mes morts, ô Dieu, en chaque
 dépotoir,
En chaque tas d'ordures, en chaque tas de cendres — où êtes-
 vous, mes morts ?

Criez du fond des sables, de sous chaque pierre criez,
De toute poussière, de toute flamme, de toute fumée —
C'est votre sang et votre sève, c'est la moelle de vos os,
C'est votre chair et votre vie ! Criez, criez bien haut !

Des entrailles des bêtes dans la forêt, des poissons dans la rivière,
Qui vous ont dévorés — criez ! Du fond de la fournaise criez,
 grands et petits, criez,
Je veux entendre votre voix, je veux un cri de douleur, un
 hurlement de colère,
Je veux une clameur : crie, peuple juif assassiné, crie, lance ton
 cri !

Ne crie pas vers le ciel, il t'écoute aussi peu que ce tas
 d'immondices, la terre...
Ne crie pas vers le soleil, cette lanterne sourde... Ah, si je

pouvais éteindre ses feux
Comme on éteint la lampe, en ce repaire d'assassins désert !
Mon peuple, tu m'éclairais bien mieux, combien plus lumineux !

Ô montre-toi, mon peuple, apparais, tends les mains
Hors des fosses profondes et longues où sur des milles tu
t'entasses
En rangs serrés, couche sur couche, inondé de chaux et brûlé.
Montez ! Sortez des profondeurs, des strates les plus basses !

Venez tous, de Treblinka, d'Auschwitz, de Sobibor,
De Belzec, de Ponar, venez d'ailleurs encore, et encore et
encore !
Les yeux exorbités, le cri figé, un hurlement sans voix — sortez
Des marais, des boues profondes où vous gisez enlisés, des
mousses putréfiées...

Venez, desséchés, broyés, moulinés, venez, prenez place,
Faites cercle autour de moi, ronde immense, longue sarabande,
Grands-pères, grands-mères, pères, mères portant vos enfants
au giron,
Venez, ossements juifs, réduits en poudre et en pains de savon !

Apparaissez, surgissez à mes yeux, venez tous, venez,
Je veux vous voir tous, je veux vous contempler, je veux sur vous,
Sur mon peuple, mon peuple assassiné, jeter mon regard muet,
 atterré —
Et je vais chanter... Oui... À moi la harpe — je joue !

3-5 octobre 1943

II JE JOUE

Je joue... Je me suis assis bas contre terre, endeuillé,
J'ai joué et tristement chanté : ô mon peuple !
Des millions de Juifs dressés autour de moi pour m'écouter,
Des millions d'assassinés pour m'entendre — vaste auditoire !

Vaste auditoire, une foule immense, ô immense ! La vallée
d'Ézéchiël

Emplie d'ossements pourrait ici se terrer dans un coin.
Et lui, le prophète, n'aurait plus cette fierté d'autrefois, cette foi
en le ciel

Pour parler aux massacrés, comme moi il se tordrait les mains,

Comme moi démuni, comme moi rejetant en arrière son front
lourd

Pour contempler hagard le ciel, gris et lointain et désolé alentour,
Et laisserait retomber sa tête de tout son poids,
Rocher pétrifié courbé plus bas que terre, et sans voix.

Ézéchiel ! Toi, Juif déporté dans les plaines de Babylone, tu as vu
Les ossements desséchés de ton peuple, et tu as perdu la raison,
Ézéchiel, tu t'es égaré... Et tel un pantin éperdu
Tu t'es laissé mener par ton Très-Haut en cette vallée de vision.

Et t'est venue cette question : « Peuvent-ils revivre ? » Dis, peut-on

Redonner vie à ces ossements ? Et tu ne sais répondre, ni oui
ni non.

Et moi à mon tour, que dire ? Malheur, malheur et affliction !
De mon peuple, de mon peuple assassiné, il ne reste pas même
les os !

Plus rien à revêtir de chair, à recouvrir de peau,
Plus rien en quoi insuffler la vie, l'esprit...
Vois, vois, un peuple exterminé ici tout entier, un peuple
assassiné
Nous regarde de ses yeux fixes, pose sur nous ses yeux morts et
figés.

Vois, vois — ces millions de têtes et de mains tendues vers nous
— tu peux compter !
Vois, sur les visages, sur les lèvres, est-ce une prière ou un cri,

sous ce masque rigide ?

Approche, va les toucher... Il n'y a rien à toucher, que du vide !
J'ai imaginé un peuple juif ! Je les ai tous inventés !

Ils ne sont plus ! Et plus jamais ne seront ici-bas sur la terre !
Je les ai imaginés. Oui, je suis assis à terre et je les imagine,
Mais vraies sont leurs souffrances que tu vois, vraies leurs peines,
Vraie et immense la douleur de leur mort assassine...

Vois, vois, ils sont là, dressés autour de moi jusqu'au lointain,
Et tous — un frisson d'épouvante me transit au fond de
l'âme —
Tous ont les yeux de mon Bentsion, de mon Yomek les yeux
chagrins,
Tous me contemplent avec les yeux nostalgiques de ma femme.

Avec les grands yeux bleus de mon frère Berl — oui !
D'où vient qu'ils ont tous son regard ? Mais c'est lui, lui en
personne !
Il cherche ses enfants et ne sait pas qu'ils sont ici,
Parmi les millions ici... Ne rien lui dire, non...

Ma Hanna a été enlevée avec nos deux jeunes fils !
Ma Hanna sait, avec elle ils ont été traînés à la mort —
Mais elle ne sait pas où est Tsvi ! Elle ne sait pas où je suis,
Elle ne sait pas mon malheur, elle ne sait pas que je vis...

Elle lève sur moi les yeux, ses yeux muets, ses yeux froids,
Comme lève sur moi les yeux mon peuple tout entier, elle ne
me voit pas.

Ô viens, ma silencieuse au silence si parlant, viens, ma Hanna,
Viens ! Regarde-moi, écoute ma voix, reconnais-moi !

Écoute, Bentsikl, mon précoce, mon génie, tu peux saisir
Du dernier des Juifs ce dernier chant des Lamentations.
Et toi, mon Yomele, ma lumière, ma consolation,
Où est ton sourire, Yom ? Ô, un sourire — non, pas de sourire...

J'ai peur de ton sourire, Yomele, comme on doit avoir peur
De mon propre sourire... Écoute plutôt ce chant :
Sur ma harpe j'ai jeté la main comme on jette son cœur,
Et que plus vive encore soit notre douleur !... Et la douleur, et le
chagrin !...

Ézéchiél, lui non, Jérémie... Lui non plus, je n'ai nul besoin de
lui!

Je les ai appelés : oh, aidez-moi, donnez-moi votre appui!

Mais je n'attends rien d'eux pour mon dernier chant,

Eux avec leurs prophéties — et moi, au plus profond de mes
douleurs.

15 octobre 1943